

Un homme est une femme

Switch de Blake Edwards

André Roy

Number 56-57, Fall 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22965ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (1991). Review of [Un homme est une femme / *Switch* de Blake Edwards]. *24 images*, (56-57), 101–101.

SWITCH

DE BLAKE EDWARDS

UN HOMME EST UNE FEMME

par André Roy

Sur un sujet plusieurs fois traité au cinéma, du classique *Some Like It Hot* de Billy Wilder au plus récent *Tootsie* de Sidney Pollack, Blake Edwards, plus fidèle que jamais depuis une dizaine d'années à ses thèmes favoris, se permet une comédie douce (jusqu'à la plus vive émotion) et amère (jusque dans la cruauté). Un homme devient une femme: la formule résume parfaitement *Switch* tout en étant insuffisante, tant le réalisateur met à plat les quiproquos et le comique de situations en choisissant l'étude de caractère et un traitement protéiforme de la comédie, pour mieux prendre à rebrousse-poil les attentes du spectateur.

Le Ciel peut attendre un dénommé Steve (Perry King), infatigable coureur de jupons liquidé par trois de ses amantes éconduites, qui doit retourner sur Terre pour y trouver une seule femme qui puisse avoir une bonne opinion de lui — sinon c'est l'Enfer promis. Pour qu'il ne cède pas à son penchant de séducteur invétéré, Steve est réincarné en femme.

Première constatation: Blake Edwards revampe complètement le rôle du double masculin/féminin. Steve, devenu Amanda, qui prétendra être sa demi-sœur, ne revêtira pas les oripeaux du travesti. On n'aura pas affaire à un homme déguisé en femme, comme dans la comédie de Wilder ou de Pollack, mais bel et bien à une femme (la formidable Ellen Barkin). Cette interprétation de Steve/Amanda, image inversée de *Victor/Victoria*, évite de tomber dans la caricature et l'hystérie.

Le spectateur ne peut être que troublé par le comportement contradictoire de cette demi-sœur de Steve qui boit sa bière au goulot, joue au billard, croise les jambes comme un homme, s'empêtre dans ses robes trop collantes. Ce trouble est d'autant plus entretenu que tout au long du film Steve-Amanda continue d'aimer les femmes (les scènes d'homosexualité féminine sont mises en scène avec tact).

Deuxième constatation: ce film qui est tout entier centré sur le sexe, la différence et l'identité sexuelles, est pour ainsi dire asexué. Blake Edwards désarmore les clichés de la virilité et de la féminité, renvoyant en



Walter (Jimmy Smits), Steve/Amanda (Ellen Barkin) et Arnold (Tony Roberts)

quelque sorte dans un hors-champ la lourdeur sociologique et sentimentale d'un propos sur les rapports de force et la guerre des sexes, propos classique des comédies à la Cukor et à la Hawks. Le rapport sexuel ne devient bizarrement pas une obsession: si Steve/Amanda (qui, rappelons-le, aime les femmes) drague et couche avec la propriétaire (Lorraine Bracco) d'un empire de cosmétiques, c'est afin de lui soutirer un contrat juteux pour la compagnie de publicité où il/elle travaille; et il/elle fait l'amour sans le savoir ni (supposons-nous) le vouloir avec son meilleur copain et collègue de bureau (Jimmy Smits) de qui elle aura un enfant. Une façon encore là de déstabiliser le spectateur en retournant toutes les situations, leur faisant prendre un direction imprévue.

Troisième constatation: *Switch* est une comédie étrange, presque inquiétante, tant dans son ton que dans sa construction. La comédie edwardsienne n'a pas pour but d'asséner une morale, mais des vérités — et elles sont dures, qu'elles portent sur le macho et le mâle américain en général ou sur la prétendue qualité de l'américain *way of life*. Le mélange des tons est poussé à l'extrême: on passe de la satire à la tristesse, de la loufoquerie à la mélancolie, de la gravité à l'émotion (la dernière partie est profondément touchante). Quant à sa construction, toute particulière, elle table sur les change-

ments de régime, en étirant ou en brisant l'espace et le temps qui en deviennent presque irréels; et en exploitant les gags en divers temps: ainsi sont-ils immédiats ou retardés, annoncés mais non réalisés, «téléphonés» ou multipliés.

Et dernière constatation: Blake Edwards ne se départit pas de son élégance, dans une belle continuité où sa collaboration avec Tony Adams, qui dure depuis 1979, soit depuis *Ten*, est probablement pour quelque chose. Élégance de la mise en scène, pourtant très simple et très claire; élégance dans l'utilisation confortable du scope qui dispose les objets et les lieux toujours en parfaite symétrie, en une géométrie calculée et rassurante (mais c'est pour mieux perturber le sujet!); élégance du propos, tout en finesse, subtil, jamais assommant ni directif, qui se métamorphose ici en un hommage tendre, respectueux même, presque féministe, à la femme. Ce qui est trop rare dans un cinéma américain globalement machiste et misogyne, et la plupart du temps vulgaire, pour ne pas être signalé. ■

SWITCH

États-Unis 1991. Ré. et Scé.: Blake Edwards. Ph.: Dick Bush. Mont.: Robert Pergament. Mus.: Henri Mancini. Int.: Ellen Barkin, Jimmy Smits, JoBeth Williams, Lorraine Bracco. 103 minutes. Couleur. Dist.: Warner.